

A midi, au musée, j'ai à nouveau contemplé l'Aurige. Le regard des Anciens, à ce qu'on dit, n'a guère eu le temps de le fixer : un tremblement de terre l'a enseveli cent ans après qu'il fut placé sur le site. Éternel dialogue, à Delphes, entre le courroux de la terre et la sérénité du sacré. Je me suis attardé près de lui. Comme autrefois, comme toujours, ce mouvement immobile qui vous coupe le souffle. On perd pied, tentant de se raccrocher aux détails. Les yeux en amande, au regard diaphane et figé, le menton volontaire, l'ombre aux commissures des lèvres et autour du talon ou des ongles de pied ; le *chiton* qui est et n'est pas une colonne, ses plis, les cordelettes qui le tiennent croisé ; les rênes qui restent dans la main droite alors que les chevaux ont été engloutis dans le gouffre du temps. Mais, à vouloir ainsi tout analyser, on ressent une gêne, comme si l'on entendait une langue qui n'est plus parlée. Ces détails, qui ne sont pas de simples virtuosités, que signifient-ils ? Comment se fondaient-ils dans l'ensemble ? Qu'y avait-il derrière cette vivante présence ? Des idées, des amours, un attachement différents. Après avoir travaillé comme des fourmis sur ces vestiges, qu'avons-nous pu saisir de l'âme qui les a créés ? Je veux dire : de cette grâce à son apogée, de cette modestie et de tout ce que symbolisent de telles statues. Ce souffle sûr de lui qui fait franchir à un bronze inerte les bornes de notre entendement pour l'amener à glisser dans un autre temps, tandis qu'il se dresse ici, dans cette froide salle de musée.

Georges Seféris, « Delphes », 1961, in : *Essais, Hellénisme et création*, Le Mercure de France, Paris, 1987, p. 56.